

Blanche vivait dans un château battu par les vents, au sommet d'une falaise qui surplombait la mer. Les hautes tours de l'édifice, faites entièrement de marbre, s'élevaient vers le ciel comme des flèches, et les étendards y flottaient follement. Dans un temps très ancien, ce château avait appartenu à un roi, mais Blanche le lui avait volé. Elle avait, au cours de son existence, dérobé beaucoup de choses et fait un mal considérable, mais il n'y avait là rien de bien étonnant, car Blanche était une sorcière.



Lorsqu'elle se trouvait au sommet de la plus grande tour, Blanche contemplait le monde. Face à elle s'étalaient les eaux et leurs mystères. Dans son dos il y avait la terre, habitée par les femmes et les hommes, ces idiots qui ne méritaient rien d'autre que d'être tondus comme des moutons. Blanche passait ses longues mains dans ses cheveux couleur de neige et chuchotait : – Celui-là qui me résistera, celui-là n'est pas né, et ne naîtra jamais !

L'immense beauté de la sorcière, son intelligence et ses pouvoirs l'avaient habituée à régner. Elle séduisait, ou elle complotait, ou encore elle ordonnait, si bien qu'elle obtenait toujours ce qu'elle voulait. On la craignait, bien sûr, dans le village qui s'étendait en contrebas du château, mais la renommée de Blanche s'étendait loin, très loin, jusqu'aux confins.

Il est habituel, pour les sorcières, de se dissimuler dans l'ombre et d'habiter une cabane au cœur d'une forêt profonde afin de n'être pas démasquées. Blanche se moquait donc de ses consœurs, qu'elle trouvait bien faibles. Comment n'avaient-elles pas puisé en elles-mêmes la force de résister aux humains ? À quoi bon posséder magies et sortilèges, si c'était pour vivre misérable, caché au fond de son trou comme un escargot ? La sorcière éclatait d'un rire sauvage que le vent portait parfois jusqu'au village, faisant frémir les braves gens.

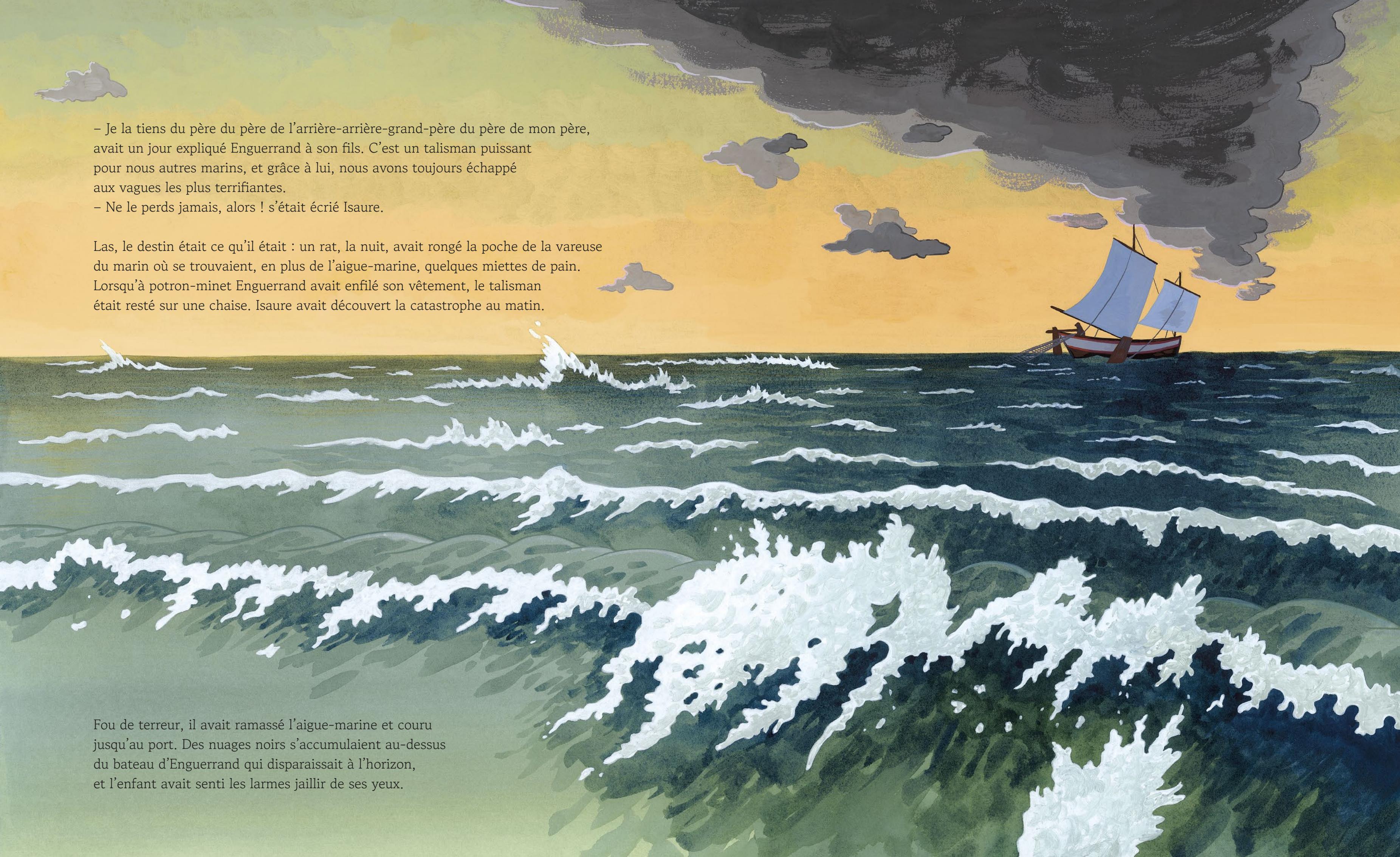




**I**saure avait dix ans. C'était un enfant chétif qui flottait dans ses haillons, et il aurait pu inspirer la pitié si l'on n'avait remarqué l'étincelle qui jaillissait de ses yeux. Ses cheveux broussailleux, aile de corbeau, entouraient son visage aux joues creuses et, toujours, il fixait avec une intensité impressionnante celle ou celui qui lui parlait.

Enguerrand le marin, son père, avait péri en mer, et Isaure vivait avec Jehane, sa mère, dans une chaumière construite de bric et de broc au milieu d'une petite clairière, à une lieue du village. Leur pauvreté était effroyable mais l'enfant, s'il mourait à moitié de faim, possédait un trésor : l'aigue-marine que son père avait oubliée le jour où il était parti sur les flots affronter la tempête. C'était une magnifique pierre ronde, d'un bleu transparent.





– Je la tiens du père du père de l'arrière-arrière-grand-père du père de mon père, avait un jour expliqué Enguerrand à son fils. C'est un talisman puissant pour nous autres marins, et grâce à lui, nous avons toujours échappé aux vagues les plus terrifiantes.

– Ne le perds jamais, alors ! s'était écrié Isaure.

Las, le destin était ce qu'il était : un rat, la nuit, avait rongé la poche de la vareuse du marin où se trouvaient, en plus de l'aigue-marine, quelques miettes de pain. Lorsqu'à potron-minet Enguerrand avait enfilé son vêtement, le talisman était resté sur une chaise. Isaure avait découvert la catastrophe au matin.

Fou de terreur, il avait ramassé l'aigue-marine et couru jusqu'au port. Des nuages noirs s'accumulaient au-dessus du bateau d'Enguerrand qui disparaissait à l'horizon, et l'enfant avait senti les larmes jaillir de ses yeux.



**B**lanche s'ennuyait. Elle régnait sans partage et n'avait aucune bataille à mener, puisqu'elle était crainte de tous. Par désœuvrement, elle avait transformé en chèvres les moines du monastère voisin, puis fait bouillir la mer. Elle avait fait pousser cinq queues aux chiens, et donné des pattes aux serpents. Mais tout cela finissait par de la lassitude.

*Il me faut un ennemi digne de ce nom,* décida-t-elle un soir, en mâchonnant un frelon qu'elle avait trouvé bourdonnant à sa fenêtre.